

Visiter les malades

C'est un témoignage qui m'a été demandé sur une vie de prêtre au contact des malades, de leurs familles et de leurs soignants.

Dans ma pensée, la visite du prêtre avait pour but d'aider le malade à faire un acte de foi en Jésus Christ et à recevoir les sacrements. J'étais plus soucieux de lui faire rencontrer le Christ que je n'avais conscience que c'était moi que rencontrait le Christ en la personne du malade. La parole du Christ est pourtant très claire : *« J'étais malade et vous m'avez visité »* (Mt 25). Le malade, quelles que soient ses convictions religieuses, est porteur de la présence du Christ. Le Christ s'identifie à lui. Je serai plus sensible à cet aspect aujourd'hui et je me déssole moins quand le dialogue se prolonge sur le plan humain sans qu'il soit possible d'aller jusqu'à la prière ou la proposition des sacrements. D'ailleurs, le religieux n'est pleinement religieux que s'il s'enracine dans l'humain. Je n'ai plus l'impression d'avoir perdu mon temps à bavarder sur les choses de la vie ou, plus souvent, à écouter le malade se raconter. Ma présence, mes quelques paroles, mes silences voudraient lui dire –et je pense qu'il l'entend car le malade a une perception très fine de ce qui l'entoure– *« Tu comptes encore pour quelqu'un avec toute ton histoire, tout ton avenir. Tu as toujours ta place dans la société. Tu as du prix. »*

Dans les paroisses, les membres du Service Evangélique des Malades (SEM) se retrouvent en équipe pour réfléchir à leur mission et vont visiter à domicile au nom de la communauté chrétienne, les malades de leur secteur ou au moins, veillent à ce qu'ils soient visités par des personnes qui sont les mieux placées pour assurer naturellement ces visites.

Une seule personne ne peut prétendre accompagner « un pauvre » dans toutes les dimensions de sa souffrance et de sa pauvreté. Alors, il n'est pas du tout scandaleux qu'un démuné, un pauvre, mobilise autour de lui plusieurs personnes ou plusieurs organisations humanitaires, à condition qu'il ne soit pas lui-même trop possessif et qu'il prenne conscience qu'il n'est pas tout seul et que d'autres ont autant de besoins que lui. Disons plutôt qu'il est souhaitable que plusieurs personnes, plusieurs organismes se sentent mobilisés autour d'un seul pauvre et agissent chacun selon sa compétence propre sans redouter une ingérence intempestive ou une concurrence déloyale.

Quand il s'agit de soutenir une personne qui vit une situation de détresse, toutes les compétences, toutes les relations sont à mettre en œuvre. Oui, cela va jusqu'à accepter de s'effacer pour laisser la place à quelqu'un qui saura différemment et peut-être mieux répondre à l'attente réelle cachée derrière la détresse.



On m'a demandé aussi de dire comment je me situais par rapport aux personnes perturbées, atteintes d'une des innombrables formes de la maladie d'Alzheimer et par rapport aux personnes en fin de vie.

Je ne cherche pas à me situer. Je suis là, présent. J'essaie de parler, de serrer la main, de toucher l'épaule. En tous cas, de ne pas réduire la personne à ce que je vois d'elle aujourd'hui mais à la remettre mentalement dans toute son histoire familiale et professionnelle.

Je remarque bien souvent auprès des personnes avec lesquelles la communication est devenue difficile pour cause d'Alzheimer ou autre, auprès des personnes dont l'esprit semble vide ou qui n'ont plus aucune cohérence dans leurs propos, que si je les invite à la prière, elles se calment, elles s'apaisent ; quand je fais sur moi devant elles le signe de croix, elles disent les paroles : *« au nom du Père »*... ; quand je dis les paroles *« Au nom du Père... »* sans faire un geste : elles font ou esquissent un signe de croix ; elles savent encore réciter un *Notre Père*, un *Je vous salue Marie*, parfois au grand étonnement des familles quand elles sont là. Elles me disent qu'elles n'ont plus entendu une réaction ou une parole de leur malade depuis longtemps. Il arrive aussi que ces familles découvrent à ce moment-là que leur vieux papa ou leur vieille grand-mère savaient dire leur prière.

J'ai la joie –je le dis comme je le pense– de récolter les fruits des semences qui ont été faites il y a 50 ou 70 ans, dans le cœur de ces personnes par leurs mamans, leurs catéchistes, les prêtres qui leur ont fait mémoriser ces prières et ces gestes.

Et je m'interroge au sujet des jeunes générations. Les jeunes, en dehors du catéchisme quand ils y sont allés, n'ont plus l'occasion, même en famille, de faire quelques gestes comme le signe de la croix ou de dire quelques prières usuelles. L'Esprit Saint n'a sans doute pas besoin, pour répandre sa lumière, des mécanismes de la mémoire. Mais, croyez-moi, ça aide. Et les mots de la prière ne reviendraient pas sur les lèvres ou dans l'esprit, alors qu'on a oublié tout le reste, même son nom ou son domicile, si le doigt de Dieu n'était là.

Une autre réflexion : les personnes âgées, dépendantes, démentes, vont être de plus en plus nombreuses. Les techniques médicales modernes vont les maintenir en vie plus longtemps avec leurs maladies. De même, il va y avoir de plus en plus de personnes qui seront dans des états comateux ou végétatifs. Elles restent des personnes. Elles restent inscrites dans l'histoire des hommes et dans un réseau de relations humaines. Si nous cherchons à changer notre regard sur elles et à les aimer, nous deviendrons plus humains et nous contribuerons à humaniser notre société. C'est cela qu'on appelle la civilisation de l'amour.

Remettre le petit au centre, en faire l'objet ou plutôt le sujet de tous les soins. C'est la mission prophétique des chrétiens.

Père Jean Simon